

FACE AU « COUP DE FORCE »

Jean-Marie Leblanc a sévèrement critiqué hier les décisions de l'UCI qui l'a obligé à réintégrer Virenque et Saiz. A deux jours du départ du Tour, le climat reste très tendu. (Pages 2 et 3)

La carte du Tour en couleurs



(Page 16)

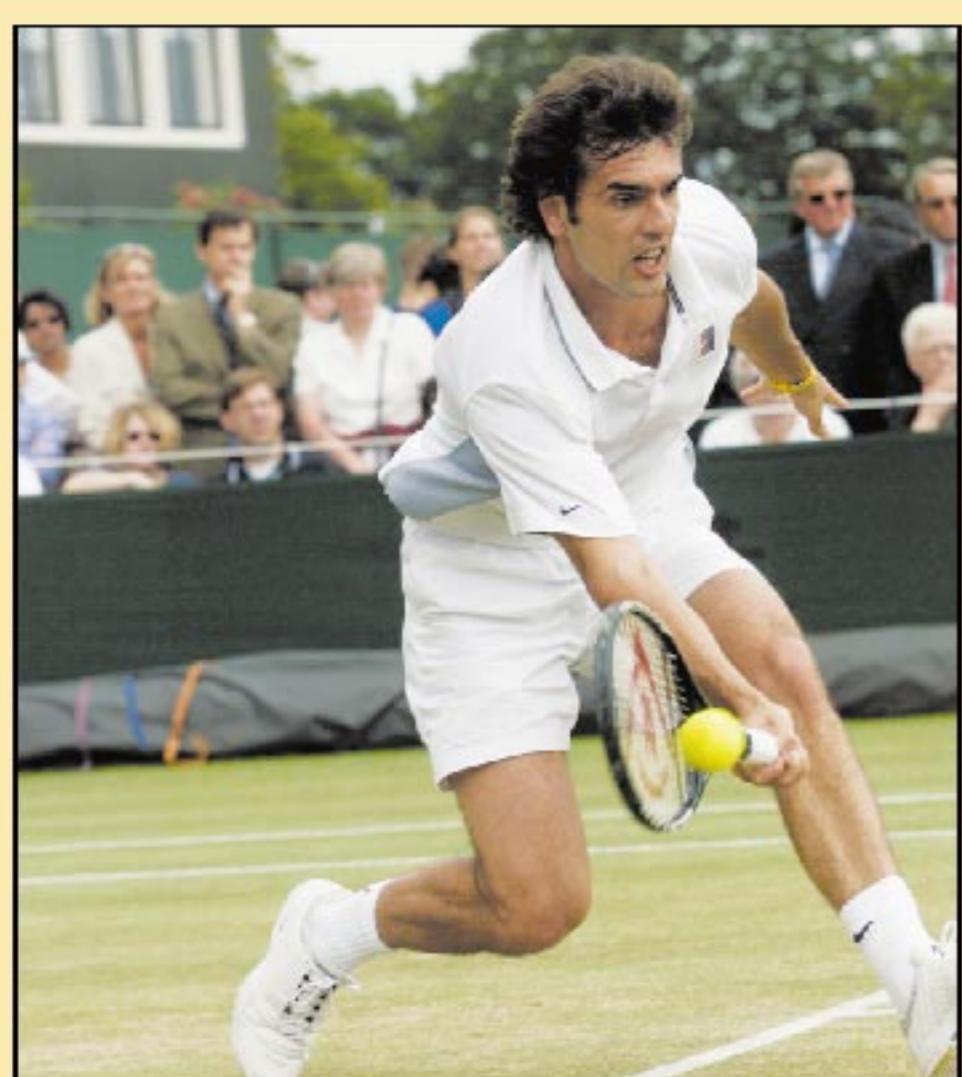
JEUDI 1^{er} JUILLET 1999

LE QUOTIDIEN DU SPORT ET DE L'AUTOMOBILE

*53^e ANNÉE — N° 16 531 — 4,90 F

Le rêve olympique des Bleus

L'équipe de France de basket rencontre aujourd'hui à Bercy (18 h 30) la Turquie, avec comme enjeu la qualification pour les demi-finales de l'Euro et un billet pour les Jeux Olympiques de Sydney. (Pages 8 à 10)



Pioline et Tauziat ont la main verte

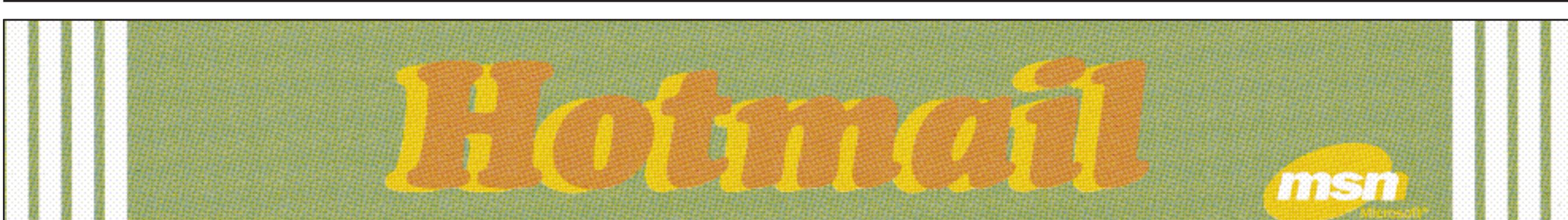
Cédric Pioline (notre photo) et Nathalie Tauziat ont confirmé qu'ils étaient bien les deux Français les plus à l'aise sur le gazon de Wimbledon en se qualifiant pour les quarts de finale, aujourd'hui face au Britannique Henman et à la Croatie Lucic. (Pages 12 et 13)

Blanc explique son départ

Laurent Blanc est revenu hier sur les raisons de son transfert à l'Inter Milan. Et il n'a pas hésité à mettre en cause les dirigeants marseillais qui, affirme-t-il, voulaient se séparer de lui. (Page 4)



Antoine Rigaudieu a assumé au mieux ses responsabilités de leader d'une sélection qui dispute un match clé de son histoire, que l'on espère brillante. (Photo Nicolas LUTTAU)



FRANCE - TURQUIE

Le grand soir

L'équipe de France part favorite aujourd'hui à Bercy (18 h 30) de son quart de finale contre la Turquie. Même si un repêchage reste possible en cas de malheur, les Jeux de Sydney sont au bout des 40 minutes les plus importantes pour le basket français de ces quinze dernières années.

Ce soir, c'est le bout du monde qui se gagne au coin de la rue. Quinze ans, pour ne pas dire quarante, de frustrations, de vide et de pénitence partiront en fumée sur le coup de 20 heures si douze Bleus et leur coach illuminent un coin d'ombre du sport français et requérissent leur discipline pour les Jeux Olympiques.

Sydney 2000, Jeux du siècle, se gagnent en effet à Bercy, là où, il y a quinze ans, la génération Dubuisson, Szanyi, Monclar, Beugnot s'est conquérir, lors du tournoi préolympique, son billet pour Los Angeles, ultime station avant une absence interminable dont les derniers comptes doivent se régler aujourd'hui face à la Turquie en quart de finale de l'Euro.

Il y aura, certes, un rattrapage demain et peut-être samedi si l'aventure, un grand malheur s'abat, sur la bande à De Vincenzi. Les cinq premières équipes de l'Euro iront en Australie, ce qui laisse une chance supplémentaire aux éliminés des quarts de finale, à saisir dès demain lors d'un match de classement face au vaincu de Lituanie-Espagne. Un bonus qui sera très probablement suffisant car la Yougoslavie, championne du monde en titre et qualifiée d'office pour les JO, devrait faire partie du dernier carré, libérant une place supplémentaire au sixième de l'Euro.

Mais il est clair que les Bleus portent en eux trop d'espoirs et de talent pour qu'on s'attende, ne serait-ce qu'une seconde, sur ce substitut dont veut à peine entendre parler Jean-Pierre De Vincenzi. « Dans mon discours aux joueurs, je ne leur parlerai que de victoire et de rien d'autre. Les mecs et moi on travaille sur ce match depuis deux ans. Le repêchage, c'est une roue de secours mais nous, ce qui nous intéresse, c'est de mettre le pied sur une des marches du podium. Hé, on est à Bercy, tout ça prend une connotation importante... »

Une certaine sévérité

Et puis, comment ne pas installer l'équipe de France dans la position du favori à l'heure d'aborder le rendez-vous majeur de son histoire face à un adversaire dont les références à ce niveau sont très maigres ?

Les partenaires de Jim Bilba ont soudu leur compétitivité au feu rouge de l'ambition tout au long de leur parcours, respectant scrupuleusement leur tableau de marche. La foi et l'esprit de conquête les animent depuis deux ans et plus encore



● Les trois autres quarts de finale sont retransmis en direct sur Eurosport.

depuis leurs premiers dribbles de Toulouse. Tombes de l'Espagne et de la Russie en poule, à Pau, ils ont tiré la boule la plus abordable du top 8, à l'exception peut-être de l'Allemagne. Ce qui ne les prive toutefois pas de l'adversaire avec les pincettes d'usage.

Deux défenses en béton

Car la Turquie est tout sauf un amateur public. « C'est un match couperet et, par définition, c'est un match dur. Cela va se jouer au coude », avance JP DV. « En quinze de finale, traditionnellement, aucune décision ne se fait avant la trentième minute. Alors, nous sommes d'une extrême méfiance car que risquent les Turcs à tout donner face à nous ? Rien. Mais, en même temps, nous ressentons une certaine sérénité comme l'élève qui se présente à l'examen en ayant bien préparé, sans faire d'impasse. Maintenant, on ne connaît pas le sujet et on ne sait jamais ce qui peut se produire, l'enjeu qui dégouline sur la feuille, sur les doigts, partout », ajoute l'entraîneur de l'équipe de France, qui a déjà payé pour voir, lui qui voulait les cruelles éliminations, en quart en 1993 (dernier rebond officiel du Grec Fassoulas) et en 1995 (entorse de Bilba dans les premières minutes) dans l'entourage de la compétition (61,8 et 64 points concédés respectivement), les Bleus ne

bouleverseront probablement pas ce qui a fait leur force jusqu'ici. Rigoureux dans la gestion de la balle (9,3 balles perdues par match, la meilleure moyenne des qualifiées), ayant mis en place l'alternance recherchée entre intérieurs et extérieurs, capables de trouver sur le banc la solution aux problèmes que ne va pas manquer de poser leur adversaire en défense, les Français tiennent leur destin en main.

Ils n'ont peur de rien et ne sont pas dupes. La Turquie, qu'ils avaient battus nettement à Berlin en préparation puis qui s'était adaptée une semaine après, à Caen, en leur posant mille problèmes défensifs, n'est plus la même. Elle aussi vise une qualification historique pour Sydney : ce serait une première, d'ailleurs, et se prépare à jouer les pots de colle, avec ou sans l'inimitable Turkcan, sur qui planait l'incertitude hier soir.

Mais, tels qu'ils sont outillés, le rêve olympique en bandoulière, les Bleus de JP DV doivent saisir le bout du monde au bout de leurs doigts.

— Arnaud LECOMTE

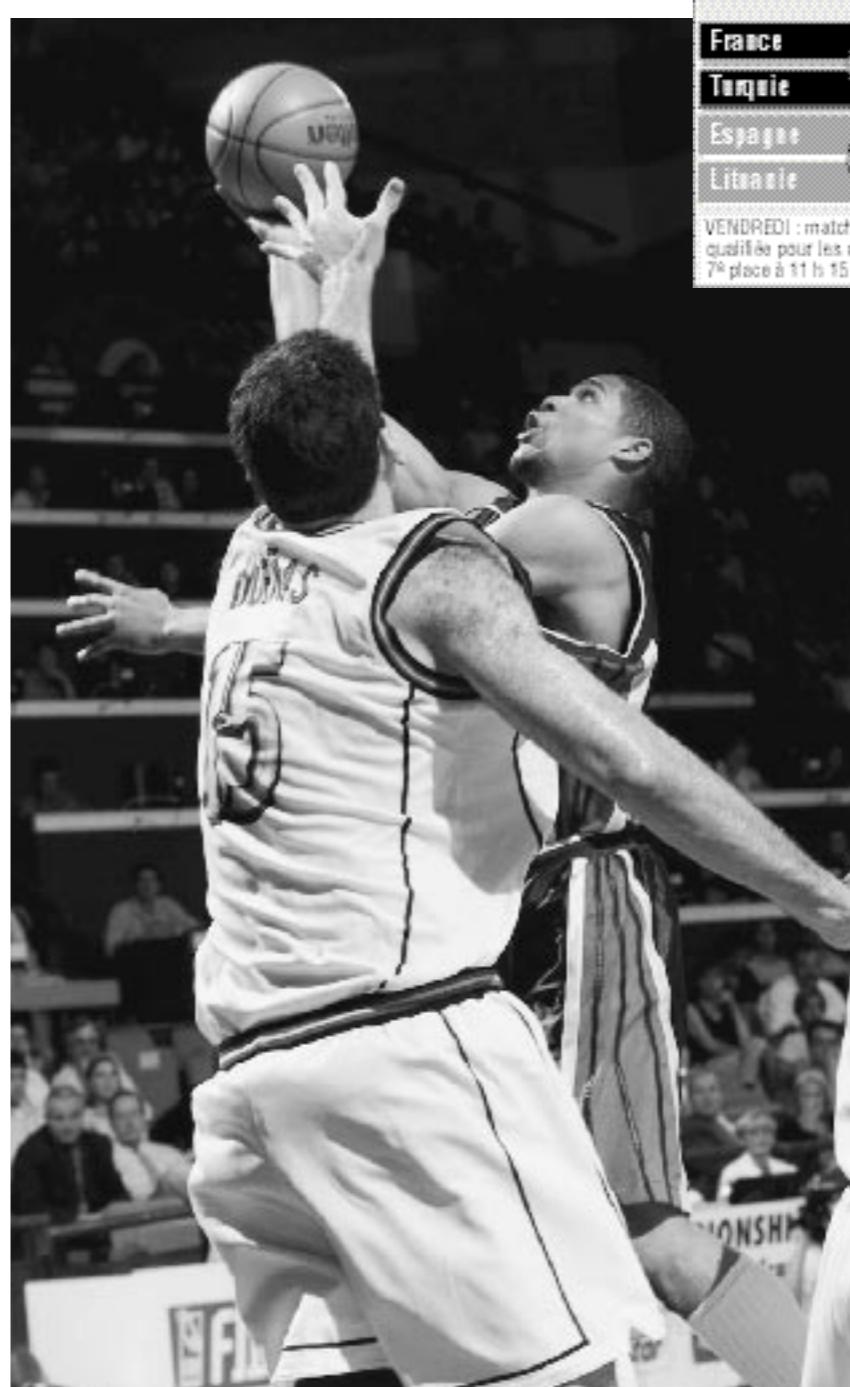
BLESSÉS

Turkcan toujours incertain

TOUCHÉ au genou gauche dans les dernières secondes lors du match contre la République tchèque, Mirsad Turkcan est toujours incertain pour le quart de finale ce soir contre la France. « C'est du 50-50. La décision sera prise demain (ce matin) après le dernier entraînement », indiquait hier le staff technique turc.

Connaissant l'ego et la soif de temps de jeu du futur ailler des New York Knicks, il est cependant peu probable que celui-ci fasse l'impasse sur cette rencontre capitale. Hier, Turkcan ne s'est entraîné que légèrement, se contentant d'une séance de shoots. En revanche, tout semble aller mieux pour Ibrahim Kutluay. Blessé au coude droit lors d'un entraînement vendredi dernier, le shooteur de Fenerbahce, qui n'a pas été titularisé lors des trois matches au Mans, semble plus ressentir la douleur et devrait donc démarrer la rencontre.

En équipe de France, les douze joueurs sont opérationnels même si Cyril Julian a pris un coup sur un tendon de la cheville gauche, hier, à l'entraînement. — T. M. et Ar. L.



Disputant sa première compétition internationale avec les Bleus, Tariq Abdul-Wahad sera l'un des fers de lance d'une sélection qui veut assurer dès ce soir son ticket pour Sydney.

VENDREDI : matchs de classement 5 à 8 à 14 heures et 16 h 15. Si la France est qualifiée pour les demi-finales, elle jouera à 18 h 30. SAMEDI : match pour la 7^e place à 11 h 15 ; pour la 5^e place à 13 h 30 ; pour la 3^e place à 15 h 45.

Il ne s'est rien passé

Il ne s'est rien passé, tout juste quelques matches de basket, à peine quelques dizaines de milliers de spectateurs pour les voir, et trois fois rien de succès pour des Bleus portés par les ailes de leur explosif talent.

Non, il ne s'est rien passé, puisque le téléspectateur du citoyen lambda n'en a rien montré. Et le citoyen lambda, c'est connu, ne peut aimer que ce qu'il voit.

Nous en sommes là. Le plus gros défi relevé par la plus belle équipe de France de basket depuis quarante ans n'est qu'une grosse rumeur qui enfe, qui enfe et qui, aux dernières nouvelles, pourra enfler suffisamment pour contraindre ceux qui ont les droits et ceux qui ne les ont pas à s'entendre pour que l'on voie.

Enfin ! On cherche en vain dans tout ça le respect du public par le service du même nom. Quant à celui de l'athlète, il y aurait beaucoup à dire... Selon qui vous seriez puissants ou misérables, footbo du Mondial ou basketteurs de l'Euro, la télé viendra à vous à Clairefontaine ou vous enverra convocation pour son 20 heures. Et qui est donc cet entraîneur qui a le front d'en prendre ombrage ? Se prend pour qui, celui-là ? A intrép à gagner son quart de finale, celui-là...

Ne vous inquiétez pas, il le sait. Il y a beau temps qu'il le sait. Il s'est surtout, lui aussi, qu'après cinq victoires en six matches, qu'il n'est en effet rien passé. Juste une courte hésitation sur la route des Jeux. Il sait, JP DV, que si, aujourd'hui, les Turcs créent la surprise, il voudra ensuite le repêchage de tous les dangers pour accrocher le wagon de Sydney et que les promesses de Pau ne seront plus alors que les fleurs fanées de Bercy. Au risque pour lui de devenir, en effet, une asse jolie tête de Turc.

Jean-Luc THOMAS

Jim Bilba, le héraut sage

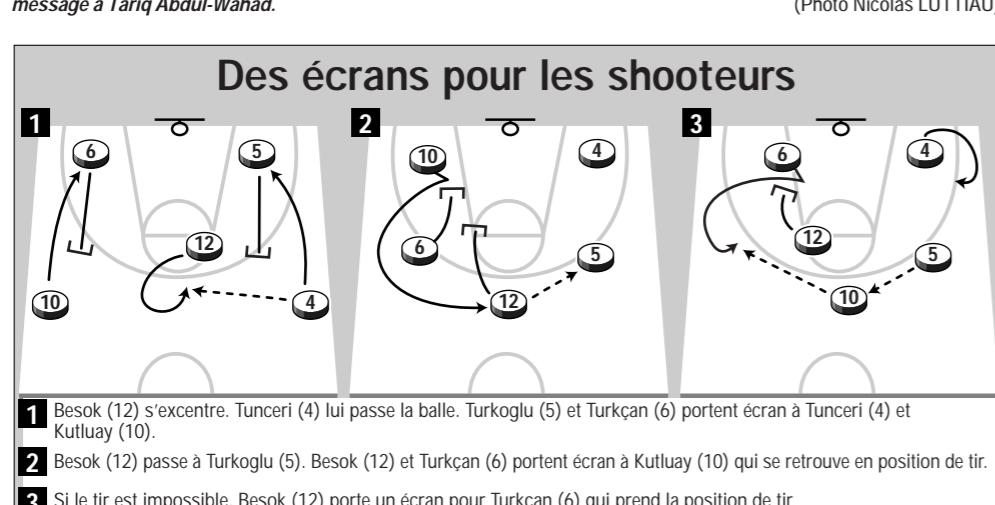
Et puis, comment ne pas installer l'équipe de France dans la position du favori à l'heure d'aborder le rendez-vous majeur de son histoire face à un adversaire dont les références à ce niveau sont très maigres ?

Les partenaires de Jim Bilba ont

soudé leur compétitivité au feu rouge de l'ambition tout au long de leur parcours, respectant scrupuleusement leur tableau de marche. La foi et l'esprit de conquête les animent depuis deux ans et plus encore



Le capitaine Jim Bilba, qui veut disputer pour la deuxième fois (après 1991) une demi-finale de l'Euro, fait passer son message à Tariq Abdul-Wahad.



LES CINQ DERNIERS
FRANCE - TURQUIE

1999 (am. Caen) : France 54-44
1999 (am. Berlin) : France 66-52
1998 (am. Caen) : France 77-60
1997 (CE Gérone) : Turquie 82-71
1995 (CE Athènes) : France 90-76
● Au total : 27 matches, 21 victoires françaises, 6 défaites.

Tunçer chéri

Troisième passeur de l'Euro, l'angélique meneur de Galatasaray a parfaitement repris le flambeau du poste à Orhun Ene. Symbole de cette juvénile et ambitieuse équipe turque, il veut aller encore plus haut.

P EUT-ON parler de prodige quand votre père a été le pivot de l'équipe nationale et votre mère une nageuse de haut niveau ? A vingt ans, Kerem Tunçer est un talent précoce, au plus une star en devenir.

Premiers dribbles à cinq ans, débuts professionnels à seize, première sélection en équipe nationale à dix-neuf, le meneur de Galatasaray (8,5 points à 41,8 % ; 2,8 passes ; 1,7 ballon volé) dans le Championnat 1998-99, quart-finaliste de la Korac cette saison), n'en finit plus de brûler les étapes. « Tout le monde a pensé que j'allais regagner le banc quand Orhun Ene (alors meneur titulaire de la sélection) est arrivé à Galatasaray il y a deux ans.

Mais on s'est reparti les deux postes de meneur et de shooteur. Celui qui récupère la balle en défense mène le jeu, l'autre se place à deux postes. « Keko », au fil des mois, celui-ci a donc progressé et appris au contact de son... ainé.

« On a tout l'avenir devant nous »

International cadet, junior, sixième du Mondial des - 22 ans l'an passé au sein d'une escouade qui comprenait aussi Besok, Turkoglu, Turkcan et Okur, Tunçer n'était pourtant qu'un des cinq meneurs potentiels de la sélection à la veille de cet Euro (avec Ene, Erdogán, Güler et Erden), mais la retraite des uns (Ene, les blessures (Güler) ou le manque de fond des autres l'ont projeté sur le devant de la scène. Aujourd'hui, il se retrouve troisième passeur de l'Euro (5 passes

avec un temps de jeu de stakhanoviste (35' minutes de moyenne).

« C'est un peu dur physiquement, reconnaît-il, mais je suis un jeune joueur et le fait de ne pas avoir de remplaçant (son « back-up », Erden, n'a joué que 23 minutes au total) me sécurise et me donne confiance au fur et à mesure des matches. » Rapide, doté d'une taille (1,94 m) qui lui offre une bonne vision du jeu, Tunçer (7,3 points dans cet Euro) ne manque encore que d'un shoot fiable (42,5 % dont 30,8 % à trois points) et d'expérience dans la gestion des moments chauds, comme la balle de match qu'il laissa filer contre l'Italie (à 10 secondes du terme et 61-63). « J'étais en colère. J'ai préféré passer alors que j'avais un tir à trois points ouvert qui nous donnait la victoire... car je peux scorer. En cadets je rentrais 30 points par match, mais ce n'est pas mon rôle de prendre les shoots. »

Ce soir, contre la France, celui dont les modèles sont Ene et John Stockton sait qu'il aura sur ses épaules une drôle de responsabilité face à des clients nommés Rigaudeau, Sciarra et Sonko.

« Rigaudeau a l'avantage de la taille, mais je ne sais d'aucun des trois. La France va jouer chez elle : si on arrive à « déstresser », à oublier l'environnement, on a une chance. La Turquie et la France sont les deux meilleures défenses de la compétition, le vainqueur sera celui qui aura le moins de déchets en attaque. Et même en cas de défaite, on a tout l'avenir devant nous. »

« Mous » a la bougeotte mais de la suite dans les idées, plutôt prêt à quitter un club qu'à devoir renoncer au poste de meneur. De fait, il a voyagé. Quant à son personnage de Sonko l'Africain, il faut le saisir aussi bien à Pantin qu'à New York ou... à Sydney.

Sonko le voyageur

BOUGE de la ! De l'injonction des banlieues, il a fait un mode de conduite. Bouge de la ! Moustapha Sonko slalom dans la raquette russe, funambule jeté en pâture aux vents mauvais des coups et des contres. Faute, lancers... A deux pas, Rigaudéau eut un bref signe de tête. Lui, comptable sourcilleux des occasions à ne pas manquer, saluait d'une moue approbatrice cette danse africaine qui éteignait les dernières veillées des vice-champions du monde.

L'enfant des playgrounds de Pantin et de Clignancourt a fait du mouvement une règle de vie, pour effacer une défense d'un dribble croisé fulgurant, ou tracer le chemin d'une carrière ouverte à la contradiction : meneur ou deuxième arrière ?

Malgré lui, le débat le poursuit, de Sceaux à Gravelines, Levallois, Pau, Villeurbanne... Et de l'ASVEL à Athènes ? « Je n'ai jamais dit que je partais à Athènes, je n'ai rien signé, assurait-il encore à Bercy. J'ai effectivement eu des offres de l'AEK, mais il n'y a strictement rien de finalisé. Aujourd'hui, je suis toujours à l'ASVEL. Mon seul désir pour l'instant, c'est de gagner le Championnat d'Europe. »

Parenthèse refermée, on revient au sujet. Sonko, Moustapha, parisien de naissance (14 juillet 1972), sénégalais d'ascendance, new-yorkais de cœur, meneur... ou deuxième arrière ? « Jusqu'à présent — et ils peuvent dire ce qu'ils veulent ! — je suis meneur de jeu. [...] On ne peut pas, parce qu'un shoote beaucoup et prend beaucoup de drives, affirmer qu'il n'est pas meneur de jeu. Je ne suis quand même pas le seul meneur

à prendre autant de shoots ! » Et encore n'a-t-il pas été extrêmement gourmand depuis le début de l'Euro : 7 tirs tentés pour 19 minutes de jeu et 7 points de moyenne.

Sa sobriété statistique ne l'empêche pas pour autant des craintes de De Vincenzi : « La spéciale Mous... a un contre cinq, je prends le ballon, je force, je shoote. S'il le met, la salle est debout, s'il rate... la querelle enflé de plus puis. »

Meneur ? Arrière-shooteur ? Ce pourrait être une querelle d'esthètes, c'est beaucoup plus profond. Son départ de Pau fut directement lié à une divergence avec Claude Bergeaud sur le sujet : « Pau, ce n'est pas un échec, mais pour continuer d'aller dans la bonne direction, il me fallait partir. Et puis, quand je suis arrivé en Bearn, j'étais blessé, j'avais des problèmes avec les adducteurs et les gens n'en ont pas trop tenu compte. Cela a été une saison galère. »

L'opportunité s'offrit ainsi à l'ASVEL de faire cohabiter Rudd et Mous. Stratégiquement bien vu pour le futur Villeurbanne, mais dur à gérer. Il lui fut souvent demandé de se décaler, Sonko l'admit. Rudd partit, le nom de Jennings surgit... Sur le sujet, il veut poser des mots apaisants mais sait très bien en revanche ce dont il a envie : mener. Et le choix villeurbanne n'est pas le sien.

Trop puissant...

Arrrière ou meneur ? Il est un homme qui le connaît fort bien, qui l'a formé — même s'il pose bien des limites à un tel verbe accolé à un tel joueur —, Alain Weisz, son découvreur à Sceaux (Pro B), où Moustapha Sonko débarqua en 1990 en provenance de l'AS Villa des Olages. Pour celui qui coache

On rejoint là la légende de Mous Sonko, roi du dunk sur bitume de

aujourd'hui. Le Mans et s'est fait assistant de Jean-Pierre de Vincenzi dans la campagne des Bleus, le débat est tranché : « Bien sûr que c'est un meneur, ces meneurs très créatifs qui tentent beaucoup de choses et portent une partie derrières dans leur jeu alors que l'entretien volontiers l'image du meneur qui ne fait pas d'erreurs, gestionnaire. Il y a antinomie entre les deux images : moi, je préfère dire que Mous est un meneur... mais truc, puisque j'ai continué à jouer au foot, aller droit. » Loïc du cliché du gamin à qui le basket fut révélé par tube catholique interposé.

Quoique... Plus tard, passé le titre régional minimes avec l'AS Villa des Olages et le Championnat cadets sous le maillot de Sceaux... « Mous est un grand travailleur, raconte Alain Weisz. Mais il est en partie un autodidacte. Son apprentissage, il le faisait seul et par observation. Du moins, c'était ça à l'époque où il a tellement évolué à Sceaux : il avait des cassettes, mais ses accoutrements, sa façon d'être, de parler, il est très Black américain. C'était moins affirmé à Sceaux, où il était tout simplement joyeux, toujours joyeux. [...] A vingt-sept ans, ce n'est plus le gamin que j'ai connu. C'est un adulte avec ses doutes, la conscience de l'enjeu individuel qui pèse sur chacun en sélection nationale, des ambitions... »

Ce qui relève encore le Sénégal et l'Hudson, le playground et la NBA : « C'est toujours dans le plan de carrière, assure l'intéressé. Disons qu'avec mes blessures, ça a été galère. Dieu l'a voulu, mais bon, je ne me prends pas la tête. L'été prochain, je serai aux États-Unis. J'aurai tout le mois de juillet pour ça. [...] J'aurai dû partir quand Miami et Portland étaient sur moi. Il y a eu des choses qui se sont faites, mais à l'époque, au niveau de la langue, j'étais trop juste. Or c'est

Pantin à Clignacourt. En vérité, il ne fut qu'un môme parmi d'autres à pousser la porte du CIS Clignacourt, centre omnisports du XIX^e arrondissement, à deux pas de chez lui. « On jouait au foot, au tennis, au ping-pong... Là, j'ai vu des gars jouer au basket pour la première fois, tripoter le ballon, effectuer des dribbles dans le dos, entre les jambes. Ma passion est née là, mais ça n'a pas tout du tout été mon truc, puisque j'ai continué à jouer au foot, aller droit. » Loïc du cliché du gamin à qui le basket fut révélé par tube catholique interposé.

En d'autres termes, savoir résister à ces convenances euphorisantes où, à Toulouse surtout, il rejoint naturellement Tarig Abdul-Wahad, avec qui il partage le tapis des prières de l'islam et le tapis volant du fun. Consulté, Tarig calme le jeu : « L'uphorisant ? C'est fort comme mot. C'est sur tout du tout feeling de savoir qu'il y a un joueur sur le terrain qui sait comment tu vas te déplacer. Et toi, tu sais ce qu'il aime faire, le moment où tu dois lui donner ses espaces. [...] »

L'ailler de Sacramento porte sur Mous un regard ne des complicités de l'adolescence. Les fameux playgrounds du nord parisien oui, mais pas seulement. Tarig venait d'intégrer le centre de formation d'Evreux. Sonko commença à mettre le feu aux planchers de Pro B : « Un souvenir assez fort car, à l'époque, on était loin d'imager qu'un jeune pouvait avoir un tel impact. Même si c'est n'étais que la Pro B, pour nous, c'était déjà bien spécial. [...] On savait que le jeune le plus puissant de la banlieue c'était lui. »

Chaque semaine, il essayait de reproduire ce qu'il avait vu, les « moves » comme ils disent. A partir de là, le rôle du coach n'était pas de lui apprendre les gestes, parce que lui-même se construisait en fonction de ses modèles, mais de l'aider à sélectionner ce qui était réaliste de ce qui était virtuel. Le danger avec Mous, c'est qu'il a quelquefois il a tendance à s'inscrire dans le virtuel. »

Un match pour Preira et des fringues à New York

Le réel, en revanche, ce fut ce titre de Pro B 1993 avec Sceaux, et la distinction perso de MVP (meilleur joueur) français dans une division qui regroupait cette année-là sur le poste des clients comme Laurent Sciarra à Hyères, Bruno Hamm à Strasbourg, Christophe Souli à Mulhouse et des meneurs américains.

« Il avait un jeu encore plus athlétique qu'aujourd'hui », souligne Alain Weisz, parce que depuis, il s'est blessé une ou deux fois et a appris à sélectionner ses actions athlétiques. Mais il avait un jeu hyper attractif, d'autant qu'il faisait partie, avec Crête et Curry, de l'équipe ayant le plus grand nombre de dunks dans un cinq majeur. »

La légende de Sonko continua donc de prospérer, loin de son épicentre bitumé, où il ne déteste pourtant pas retourner, mais sans doute davantage au Sénégal qu'à Clignacourt, le temps d'un match pour Étienne Preira (joueur sénégalais gravement handicapé après un accident de voiture) avec tous ses potes africains. Est-ce ici qu'il faut découvrir le vrai Sonko ? Comme le relève encore l'adjoint de JPDV : « Mous revendique une identité black. Par

important, parce que pour un coach, la communication avec un point guard, c'est essentiel. »

Sonko, légende ou réalité ? Une rumeur tenace raconte que son premier salaire de basketteur le précipita au comptoir d'une compagnie aérienne. Direction New York.

Il sourit et proteste : « Non, non... Je ne sais pas qui raconte ça. D'ailleurs, je ne suis jamais allé au Madison. » En vérité, il adore Big Apple, en bloc, mais là-bas, les fringues l'intéressent beaucoup plus que les Knicks. Bien amples, les fringues... »

Ça va les dents ?

Sonko le je-m'en-foutiste, légende ou réalité ? Il fut question de retards réitérés, de lapins posés — à des journalistes, l'auteur peut en jurer ! Mais à l'entraînement ? « Ça-mais ! », rétorque Alain Weisz.

Il existe aujourd'hui un quart de finale contre la Turquie. Sonko l'abordera en confiance, assurant : « Alex Gonzales, le préparateur physique m'a fait perdre quelques kilos en trop, et peu de gens mesurent à quel point je prends plaisir à être sur le terrain actuellement. »

Et si la NBA est un rêve de basketteur, il en nourrit depuis toujours un autre : « J'ai toujours dit à mes copains qu'il faudrait qu'un jour je fasse les Jeux Olympiques. Que ce

soit au basket ou dans une autre discipline. Ça fait très longtemps, bien avant que la Dream Team ait existé. J'ai envie d'aller voir le goût que ça a, d'aller rencontrer d'autres sportifs, d'aller voir l'athlétisme... Oui, j'aimerais bien. Quand j'étais petit, je regardais tout le temps l'athlétisme des Jeux. Même si la discipline elle-même ne me branche pas. J'adore le voir, mais ce n'est pas mon truc, je n'aime pas courir. »

Hé ! Nous, nous aimons courir ! — Jean-Luc THOMAS



L'athlétique Sonko est très actif en attaque avec le ballon en main, mais il s'est aussi montré comme un redoutable défenseur lors de ce Euro. (Photo Nicolas LUTTIAU)



Moustapha Sonko a retrouvé en équipe de France son ami Tarig Abdul-Wahad. (Photo Nicolas LUTTIAU)

LA CHRONIQUE DE CHRISTIAN MONTAUCNAC

C'EST quoi, une équipe de France de basket ? Douze hommes. Solitaires, solidaires. Courts portraits de personnages hauts en douleurs. Coups de cœur pour ceux qui méritent un grand Bercy.

Abdul-Wahad. L'époque a changé, les champions avec. Lui veut être star : le basket c'est magique, vous n'avez qu'à me regarder.

Il y ajoute Allah qui est aussi très grand, mais c'est une autre histoire. Notre Jordan à nous ? Il faut voir. Pour l'instant, en l'air, il se laisse admirer. Ô temps suspends ton vol, voici venir un étonnant joueur à réactions.

Bilba. À l'indice de performance, il est premier, une place qu'il n'affectionne pas. Discret jusqu'à l'effacement, sauf à l'instant où ce sport sonne le rassemblement. Tiens, c'est Bilba qui a fait ça. Eh oui, jeune homme, Jim n'est pas le roi de la jungle, tout juste un prince du parquet.

Digbeu. Comme tant d'autres, il n'aime pas cirer les bancs. Sa remontée de chaussettes a été remarquée mais il vaut mieux que cette espiègle curiosité. Il illustre une sorte de réticence, déplace comme une mélancolie. Lesquelles ? L'enquête se poursuit.

Douze pour un

Foorest. Corps d'homme grand, regard d'enfant. Le pastel romantique. Effarouché par le micro-climat. Cache son jeu intérieur. La preuve, on le voit marssaille.

Gadou. Fin Landais, long comme un jour sans pin. On peut mieux faire. Lui aussi, si on lui donne un supplément de temps. Il a un nom de rivière sans torrent. Chez Gadou, la vie s'écoule lentement. Il assure, il rassure. Son réveil sonnera-t-il à la bonne heure ?

Julian. Au plus des mûres. Dura à cuire, jamais à réduire. Toute opération commando sur commande lui est comme Moto. Tatouages, rock, ça vous plante une nature. Armé pour être un aventureur du basket.

Rigaudéau. L'homme qui penche. L'angoisse existentielle ne semble pas le ronger mais, siôt dans son jeu et celui qu'il entraîne, il démontre que la complexité du basket est son excitant. Peut vite passer à la camomille. Surtout que les Ricalin ne nous le changent pas.

Risacher. Égaré dans une lointaine réverie. Laquelle ? Il cherche. Sur la réserve d'où il sort pour tirer à vue. La cible lui sourit et sa tendre expression s'éclaire. Ce doux à tout pour durer.

Sciarra. Ah ! Debout tout le monde. Coq hardi, goupil ardent : Lolo toujours prêt. Peut tout donner, du cœur, de la voix. Et le ballon. Grand agitateur d'hommes, de formes. Et de serviettes. D'une incomparable présence sur le pont du porte-avions, tendance sémaphore. Mais encore ? Ce fils unique l'est.

Sonko. Sa facilité en autorise une autre : danseur de claquettes qui peut chauffer la salle. À l'œil, Mous fait mouche. Sait sauter, s'assauter, couper le courant, l'alimenter. Jazzy et joyeux. Pro de l'impro.

Smith. En hommage à Capra, on devine son accession au sauna. Le confort d'un sage. On peut voyager avec lui, rien n'est oublié, surtout pas le devoir.

Weis. Prend tout de haut. Mais en descend souvent. Sourire étrange d'un gamin distrait. Vit un complexe d'identité avec son sport. Veut être reconnu. C'est fait.

Même si elle parle mieux le français que le turc. Elle est née à Poitiers et a vécu seize ans en France », nous confiait lundi soir au Mans Erman Kunter (nom qui signifie « l'homme fort » en turc), tout à sa joie de disputer un quart de finale de l'Euro.

De ses études au lycée français de Galatasaray, cet homme jovial aux yeux d'hypnotiseur a gardé une pratique sans faille de la langue de Molière. C'est d'ailleurs en français que l'ami de Jean-Pierre De Vincenzi — ils s'entraînent et se consultent régulièrement — a répondu à cet entretien. A quarante ans, Kunter est encore un jeune coach puisqu'il ne totalise que quatre ans de pratique avec Darussafaka, Besiktas et à la tête de la sélection (depuis 1997). Mais le titre de gloire de l'ex-shooteur de Fenerbahçe reste les 153 points réussis il y a dix ans lors d'un match de Division 1 turque contre Hilalpor, une équipe d'Izmir. Déjà relégué, cette dernière présentait son équipe juniors. Et Kunter, bien aidé par ses équipiers, ambitionnait le titre de meilleur marqueur. Aujourd'hui, il vise Sydney et les JO. Comme toute son équipe, il pense avoir sa chance. Alors, avant de retrouver la France ce soir, maître Kunter met la pression.

— On vous a vu très heureux, lundi soir, après la qualification... — Disons soulagé. Durant la préparation, on avait eu beaucoup de problèmes. On jouait mal. Sur les matchs, on avait perdu cinq, tout de 10 points minimum, et battu seulement la Hongrie. On avait beaucoup de blessés. J'étais très affecté. En plus, les joueurs étaient préoccupés par leur transfert. Après le tournoi de Caen, Jean-Pierre (De Vincenzi) est venu me voir et m'a dit : « Ne t'inquiète pas. Le Championnat ne commence que le 21 juin. » Cela m'a renforcé le moral. En rentrant en Turquie, j'ai passé six jours à parler avec les joueurs, séparément ou en groupe. On est arrivés à Antibes et on a fait un bon premier match contre la Bosnie (+15). Depuis, et si on excepte la défaite contre la Lituanie (-26), on a été bien. Je suis rassuré. Le travail a payé.

— Votre équipe vous a-t-elle surpris ? — A plus d'un sens, oui. Néanmoins, je ne l'ai pas retrouvée en attaque. C'est le problème majeur. En revanche, ce que cette jeune équipe a fait en défense m'a ravi car j'avais des doutes sur sa manière d'aborder la pression. Mais peut-être paie-t-on en attaque ces efforts consentis ?

— Durant tout le deuxième tour, vous avez répété que vous préfériez la Russie à la France... — Parce que je connais bien tout le monde. La Russie n'est pas une équipe physique. Et contre nous, une équipe qui n'est pas physique ne peut pas gagner. Et puis j'ai vu les différents matchs de la France contre la Yougoslavie. Je connais bien cette équipe, depuis dix ans. Avant, elle avait de bons joueurs, individuellement. Aujourd'hui, c'est une vraie équipe. En plus, Jean-Pierre connaît bien son effectif. J'ai vu la rencontre contre l'Espagne. Weisz ne marque aucun point. Abdul-Wahad non plus en seconde mi-temps. A l'arrivée, ça fait quand même +17. Des joueurs comme Rigaudéau, Foorest, Risacher, Sciarra, Sonko sont très importants. Abdul-Wahad est très fort. Mais pour moi, le cœur de cette équipe, c'est Bilba. J'aime ce joueur. C'est la pièce importante du puzzle, le ciment de l'équipe. Sa présence apporte beaucoup.

— Vous avez joué la France deux fois en matches de préparation à Berlin (-14) et à Caen (-10). Quels enseignements en avez-vous tiré ? — D'abord, Turkcan et Turkoglu n'ont pas ou peu joué dans ces

matches. Mais on a appris quand même. Maintenant, c'est un peu comme un jeu d'échec. On connaît les coups forts de l'adversaire, même si la France a des variantes, notamment aux postes d'externe. Mais si on peut rester pendant trente minutes à leur contact, alors la pression sera sur la France en fin de match. Mon équipe, elle, est jeune. Je ne sais pas si elle peut gérer cette pression. C'est pour ça qu'il faudra être encore plus forts en défense. C'est notre principal argument.

— N'est-il pas paradoxal pour le shooteur fou que vous étiez d'être devenu un chantre de la défense ? — N'est-il pas paradoxal pour le shooteur fou que vous étiez d'être devenu un chantre de la défense ?

— Vous avez la réputation d'un joueur difficile à gérer. Les problèmes que vous avez eus avec Mirsad Turkcan ne sont-ils pas du même ordre que ceux que vous aviez avec vos équipiers ?

— J'ai eu des problèmes, mais j'ai toujours eu le respect des joueurs. Chacun est différent. Je n'ai pas d'expérience comme entraîneur, mais j'ai le loisir d'observer les caractères. Mirsad n'est pas facile, mais il n'est pas le seul. Besok, par exemple est un joueur très sentimental. Kermen (Tuncer) aussi. C'est dur de gérer certaines choses, surtout avec des joueurs jeunes qui sont des

La Yougoslavie sur le grill

Affaibli par les blessures de ses meneurs, le tenant du titre risque d'être plus menacé que prévu à Bercy. Les Français suivront, eux, particulièrement le quart Lituanie-Espagne, qui livrera leur adversaire en demi-finale ou en match de classement et de repêchage pour le ticket olympique.

C'EST parti pour le grand huit dans un Bercy qui fera le plein pendant trois jours. Les quarts de finale offrent aujourd'hui, bien évidemment, les quatre places dans le dernier carré, mais aussi un enjeu supplémentaire : un billet pour les Jeux Olympiques puisque les cinq premiers du championnat d'Europe — six si la Yougoslavie est dans les cinq — seront qualifiés pour Sydney. Le contingent européen en Australie sera, de toute façon, très différent de celui d'Atlanta, puisque deux membres du quatuor de Géorgie (Grèce, Croatie) sont déjà passés par la fin, le troisième a déjà son billet en poche en tant que champion du monde (Yougoslavie) alors que le quatrième fait figure de candidat au titre (Lituanie).

Par rapport à 1997, la France et l'Allemagne réintègrent le club des huit meilleures nations continentales qui sont, de plus, déjà qualifiées d'office pour la phase finale de l'Euro 2001 en Turquie. Les affrontements des quarts apparaissent prometteurs dans un tournoi qui ne compte plus aucun invaincu. Trois favoris semblent se dégager (Yougoslavie, Lituanie, France), alors que le dernier quart (Russie-Italie) paraît le plus ouvert.

ESPAGNE - LITUANIE : L'ÉPOUVANTAIL BALTE

Pour terminer la soirée, le public parisien aura l'occasion de voir évoluer le futur adversaire de la France. Si la Lituanie avait été battue d'un souffle (93-94), il y a deux ans, par les Espagnols à Barcelone pour la cinquième place, les Baltes font cette fois figure d'épouvantails et arrivent à Paris sur la lancée de cinq succès consécutifs par un écart moyen de 17,6 points après leur coup d'envoi initial contre les Tchèques. En Arvidas Sabonis, la Lituanie a retrouvé l'arme fatale, un géant aux mains de fer qui est

un créateur hors pair et le meilleur rebondeur de la compétition (9,7 par match). Le pivot de Portland forme un trio de stars avec les ailiers Arturas Karnishovas et Saulius Stombergas. Tous les trois sont à plus de 13 points de moyenne sur les six premiers matches de l'Euro. Meilleure attaque, numéro 1 à l'adresse des tirs aux passes décisives, la Lituanie a repris le jeu fluide de Kaunas avec, en plus, le talent de ses expatriés. Seule (relative) faiblesse : le poste de meneur que se partagent le shooteur Jasikevicius et le défenseur Maskolunas.

Face à la machine balte, l'Espagne fait figure de gros outsider. Alberto Herreros a confirmé son standing de super-scoreur (deuxième marqueur de l'Euro derrière le Tchèque Barton à 17,7 points) mais le collectif a paru moins huile que l'été dernier au Mondial. Derrière l'arrière-ailier du Real, l'absence de joueurs d'impact — aucun autre élément à plus de 10 points — est un gros handicap. Et on voit mal Duenas tenir le choc face à Sabonis.

ALLEMAGNE-YUGOSLAVIE : UN OUTSIDER FACE AUX CHAMPIONS DU MONDE

Le début de la compétition, on n'aurait pas accordé la moindre chance aux Allemands face aux champions du monde. Mais la sélection serbo-monténégrine apparaît aujourd'hui moins sincère compte tenu des blessures. Le pari risqué d'Obradovic de ne reléguer que deux meneurs de jeu fragilise aujourd'hui son groupe, puisque Sasho Obradovic est sorti pour la suite (rupture du tendon d'Achille droit) de l'Euro et Dragan Lukovski, limité à ce niveau, souffre lui aussi d'un pépin à la jambe droite.

Tout risque donc de dépendre du MVP du dernier Championnat du monde, le polyvalent Dejan

Bodiroga qui se transforme en meneur de jeu de 2,04 m à la Magic Johnson. Meilleur marqueur yougoslave, deuxième rebondeur (derrière Tomasevic), l'extérieur du Panathinaiakos a les moyens de réussir cette mission. Et il ne faut pas oublier que, même si les n'ont pas dominé leur sujet, les Serbo-Monténégrins n'ont perdu qu'un match sans enjeu (contre la Russie) et savent sortir le bleu de châgne en défense, comme ils l'ont montré en seconde période face à la France.

La prometteuse nouvelle vague allemande n'aura, elle, rien à perdre. L'ailier de Dallas Dirk Nowitzki a justifié son label NBA (16,2 points de moyenne avec un 14 sur 27 à 3 points exceptionnel pour un joueur de 2,11 m) au sein d'un collectif de grande taille. Le pivot Patrick Fenerling (2,17 m) tient la route et le shooteur Drazan

Décisif contre la Croatie (32 points), l'arrière Drazan Tomic fait partie de la nouvelle vague allemande qui veut revenir en demi-finale pour la première fois depuis 1993.
(Photo Bruno FABLET)



Tomic s'est révélé lors du match face à la Croatie. Mais il faudra tenir le choc défensif face aux stars adverses, et notamment un Divac qui doit hauser le ton à Paris si la Yougoslavie veut conserver son titre.

ITALIE - RUSSIE : ENTRE MÉDAILLES

Opposées en demi-finales il y a deux ans (victoire de l'Italie, 67-65), les deux sélections médaillées en 1997 se retrouvent cette fois au stade des quarts de finale. Jusqu'à présent, l'Italie a fait le service minimum dans le sillage de Carlton Myers (16 points de moyenne) mais son jeu intérieur n'a pas été pour le moment celui d'un candidat au podium. Le filiforme Gregor Farka est en retrait par rapport à l'Euro espagnol (9,2 points contre 13 en Catalogne) et cette équipe de tempérément évolue la plupart du temps sans meneur de jeu de métier.

Vice-championne du monde l'été dernier, la Russie n'a pas présenté son meilleur visage depuis le début de la compétition, car son arrière titulaire Sergueï Babkov n'a pas été opérationnel en raison d'une blessure et son meneur-lead Vitali Karassev est freiné par un problème à une main. Les deux Pachoutine (Evgeni le meneur et Zakhar l'ailier) ont représenté une solution de rechange intéressante contre les Yougoslaves. Sur les six premiers matches, le meilleur marqueur russe a été le shooteur longue distance Igor Koudeline (12,7 points) mais cette formation manque de points à l'intérieur. Même si les grands, à l'image du batteur Nossov, tiennent le choc au rebond et en défense. Ce quart apparaît à priori comme le plus équilibré entre deux sélections en quête d'un équilibre... et d'un billet olympique qui leur avait échappé de justesse il y a quatre ans.

François BRASSAMIN

LA GAZETTE DE L'EURO

Gradins garnis, pari tenu

L'idée d'une organisation de l'Euro sur sept sites était initialement fondée sur le pari d'assurer à la compétition un succès populaire capable de faire oublier les gradins tristement vides de l'édition espagnole de 97 ou les matches de l'après-midi au Mondial 1998.

Le pari a été parfaitement tenu puisque, une fois la billetterie close, les taux de remplissage des différents sites ont été les suivants : 92,3 % à Antibes, 64,6 % à Clermont-Ferrand, 79 % à Dijon et 91,8 % à Toulouse au premier tour ; 86,5 % à Pau et 90,9 % au Mans au second tour. Quant à la phase finale à Paris-Bercy, elle fera le score parfait, 100 %. — J.-L. T.

L'Élysée au POPB

La tribune officielle du Palais Omnisports de Paris-Bercy sera bien garnie samedi, pour la finale de ce 31^e Championnat d'Europe.

En effet, le président de la République, Jacques Chirac, le Premier ministre, Lionel Jospin, déjà aperçu lors de France-Israel à Toulouse, et la ministre de la Jeunesse et des Sports, Marthe George Buffet, ont déjà assuré la FFBB de leur présence au POPB samedi.

Maintenant, on espère voir M. Chirac revêtir, comme lors de la Coupe du monde de football, un maillot de l'équipe de France de basket. — D. L.

DE VINCENZI PRÉFÉRAIT 20 HEURES. — L'horaire du quart de finale (18 h 30) contre la Turquie ne convient pas à Jean-Pierre De Vincenzi. S'il n'a pas souhaité entrer dans la polémique, l'entraîneur de l'équipe de France a tout de même commenté ce changement d'horaire par rapport aux deux premiers tours, où la France avait joué cinq de ses six matches à 20 h 45. « C'est inexplicable tellement c'est stupide. En Grèce, en Espagne, n'importe où, le pays qui recoupe choisit l'horaire qui convient le mieux à l'équipe. L'idéal aurait été 20 heures, 20 h 15. Du coup, on va devoir partir à Bercy vers 16 heures et cela chamboule notre organisation habituelle. » Rappelons que le choix de l'horaire du quart de finale France-Turquie est lié à la retransmission télévisée en direct sur Canal+. — A. L.

MÉRIGUET, NEBOT ET PERCEVAUT DE LA FÊTE. — En cas de victoire ce soir face à la Turquie et donc de qualification pour Sydney, les trois derniers exclus du groupe France auront l'Euro à sauver le Chalonnais Jimme Nébot, le Villeurbanne Jean-Gael Percevaud et le probable futur Manceau Franck Mériquet, seront invités par le staff de l'équipe de France, à l'hôtel La Grande-Romaine de Lésigny, pour partager avec les douze Bleus les derniers jours de l'aventure et fêter la qualification pour les Jeux Olympiques. « Ils pourront profiter du cadre et faire du sauna ou un petit tennis », a plaisante Vincenzi. — D. L.

AVEC FEMMES ET ENFANTS. — A Pau déjà, quelques-unes avaient fait le déplacement, comme M. Weis ou Mme Billa. À Paris, les petites femmes des Bleus sont arrivées en nombre et en ordre dispersé. Mardi et hier, jusque avant l'entraînement de l'après-midi, elles ont ainsi pu retrouver leur cher époux et s'offrir, avant-hier soir, une soirée romantique dans les rues parisiennes. La seule obligation qui avait été faite aux joueurs était de rentrer dormir à l'hôtel La Grande-Romaine, à Lésigny. Pour le reste, c'était donc « open day ». Mais, sans doute consciente de l'événement, les femmes et les enfants, dont le petit Timothée Rigaudeau (4 mois), choyé par Claude et Antoine, ont fait preuve de beaucoup de discrétion. Pour preuve, cette réflexion de Patrick Cham, le chargé des relations presse auprès de l'équipe de France : « Ici, à l'hôtel, je n'ai pas vu une seule femme de joueur à part la mienne. » — D. L.

WEIS ET LA GRANDE FAMILLE. — Frédéric Weis ne va pas manquer de soutenir à l'aube de cette fin de semaine ce qui est historique pour le plus lâché. Ainsi, hier à midi, il a reçu la visite de ses parents, venus aussi pour tenir compagnie à sa femme, Céline, qui suit les pas de son mari depuis le début de la compétition à Toulouse. Si ses parents ne seront pas à Bercy pour les matches, le cordon familial ne sera pas complètement coupé, puisque la sœur de Frédéric, la jeune Weis et sera à Bercy pour encourager son « petit » frère. — D. L.

ROI DES LANCERS FRANÇS. — L'équipe de France présente après six matches, le meilleur pourcentage de réussite de l'Euro aux lancers francs, un exercice très important, surtout dans les fins de match serrées. Avec 82 % de réussite (94 sur 114), les Bleus devancent la Yougoslavie (79 %) alors que la Turquie, leur adversaire du quart de finale, plafonne à un petit 69 % (63 sur 90), le moins bon pourcentage des équipes encore qualifiées. A noter que la France présente deux super-spécialistes de la question, le « Roi » Rigaudeau, auteur d'un parfait 20 sur 20 jusqu'à présent, ce qui le place en tête du classement individuel alors que Moustapha Sonko excelle également avec un superbe 18 sur 18. Le Villeurbanne ne peut néanmoins entrer dans le classement, car un minimum de quatre tentatives par match est requis. Rigaudeau n'a, pour sa part, disputé que cinq matches sur six. — A. L.

LITUANIE

Karnishovas en liberté

L'ailier lituanien ne se sent jamais aussi bien qu'en sélection. Mouiller le maillot national est sa grande liberté. Même si tout n'est pas toujours simple dans cette équipe frappée du sceau du Zalgiris Kaunas.

Il n'a jamais cessé de surfer sur les crêtes du basket européen. Formé aux États-Unis, à Selon Hall, passé par Cholet au début de sa carrière pro, Arturas Karnishovas (2,03 m - 28 ans) est l'un des plus beaux attaquants du basket européen (Barcelone, Olympiakos, puis TeamSystem Bologne). Deuxième scoreur du dernier Mondial (17,1 points), il affiche devant Bercy une belle consistance (14,2 points, 5,5 rebonds, 2,8 passes décisives) au sein d'une Lituanie redoutable. Mais jamais Karnishovas n'oubliera d'où il vient, ni ces années où il n'était plus rien...

L'AMOUR DE LA SÉLECTION

« Ça fait dix ans que je joue en équipe nationale, ça paraît long et pourtant je n'ai que vingt-huit ans... Revenir en équipe nationale, pour moi, c'était retrouver une liberté de jouer, sortir des carcans, des limites que l'impose le jeu en collège. En sélection, je m'épanouissais, je regagnais cette liberté du terrain, cette confiance. C'est à la fois revenir à la maison, à la source, et au plaisir du jeu. C'est pareil aujourd'hui, quand je suis d'une saison pas très satisfaisante en club... Même ma femme me le dit : « Tu joues tellement plus libéré en équipe nationale. »

LA NOUVELLE DONNE

« Six joueurs de Kaunas en équipe nationale, et leur confiance, ça nous rend plus forts. On a d'autres joueurs capables de créer le danger. Mais il faut savoir qui il est, c'est une légende vivante. Il ne peut pas être mauvais, mais il en fait beaucoup. Parfois, on joue aussi bien sans lui, mais c'est parce qu'on le sent là, sur le banc. C'est l'attitude du terrain, cette confiance. C'est à la fois revenir à la maison, à la source, et au plaisir du jeu. C'est pareil aujourd'hui, quand je suis d'une saison pas très satisfaisante en club... Même ma femme me le dit : « Tu joues tellement plus libéré en équipe nationale. »

SABONIS

« Sabonis, c'est le capitaine. Il le mérite. Il faut savoir qui il est, c'est une légende vivante. Il ne peut pas être mauvais, mais il en fait beaucoup. Parfois, on joue aussi bien sans lui, mais c'est parce qu'on le sent là, sur le banc. C'est l'attitude du terrain, cette confiance. C'est à la fois revenir à la maison, à la source, et au plaisir du jeu. C'est pareil aujourd'hui, quand je suis d'une saison pas très satisfaisante en club... Même ma femme me le dit : « Tu joues tellement plus libéré en équipe nationale. »

Formé aux États-Unis (Selon Hall), Arturas Karnishovas est depuis plusieurs saisons un des piliers d'une sélection lituanienne qui veut disputer ses trois JO d'affilée depuis son indépendance retrouvée.

Formé aux États-Unis (Selon Hall), Arturas Karnishovas est depuis plusieurs saisons un des piliers d'une sélection lituanienne qui veut disputer ses trois JO d'affilée depuis son indépendance retrouvée.

(Photo Bruno FABLET)



SABONIS

« Sabonis, c'est le capitaine. Il le mérite. Il faut savoir qui il est, c'est une légende vivante. Il ne peut pas être mauvais, mais il en fait beaucoup. Parfois, on joue aussi bien sans lui, mais c'est parce qu'on le sent là, sur le banc. C'est l'attitude du terrain, cette confiance. C'est à la fois revenir à la maison, à la source, et au plaisir du jeu. C'est pareil aujourd'hui, quand je suis d'une saison pas très satisfaisante en club... Même ma femme me le dit : « Tu joues tellement plus libéré en équipe nationale. »

Sabonis, c'est le joueur qui prend plaisir à faire le jeu à la passe. Je n'ai

LES ÉQUIPES DES AUTRES QUARTS

RUSSIE - ITALIE (14 heures)

RUSSIE : 4. Vassili Krassev (1,93 m, 28 ans) ; 5. Igor Koudeline (1,96 m, 26 ans) ; 6. Aleksandr Petrenko (2,02 m, 33 ans) ; 7. Evgeni Kissourine (2,09 m, 30 ans) ; 8. Evgeni Pachoutine (1,90 m, 30 ans) ; 9. Valery Tikhonko (2,06 m, 34 ans) ; 10. Sergueï Babkov (1,90 m, 32 ans) ; 11. Rouslan Aleev (1,98 m, 23 ans) ; 12. Zakhary Pachoutine (1,96 m, 25 ans) ; 13. Igor Kourashov (2,12 m, 27 ans) ; 14. Sergueï Panov (2,01 m, 29 ans) ; 15. Vitali Nossov (2,12 m, 31 ans).

Entr. : Sergueï Babkov.

ITALIE : 4. Davide Bodiroga (2,05 m, 26 ans) ; 5. Predrag Danilovic (2,01 m, 29 ans) ; 6. Giacomo Galanda (2,10 m, 24 ans) ; 7. Gregor Farka (2,15 m, 27 ans) ; 8. Deni Marconato (2,10 m, 23 ans) ; 9. Alessandro De Pol (2,04 m, 27 ans) ; 10. Carlton Myers (1,92 m, 28 ans) ; 11. Andrea Meneghin (2 m, 25 ans) ; 12. Alessandro Abbio (1,93 m, 28 ans) ; 13. Michele Miani (1,93 m, 26 ans) ; 14. Roberto Chiacig (2,08 m, 24 ans) ; 15. Marcelo Damiao (2,04 m, 24 ans).

Entr. : Bogdan Tanjevic.

YUGOSLAVIE - ALLEMAGNE (16 h 15)

YUGOSLAVIE : 4. Ivan Bodiroga (2,05 m, 26 ans) ; 5. Predrag Danilovic (2,01 m, 29 ans) ; 6. Sasha Obradovic (1,98 m, 30 ans, blessé) ; 7. Nikola Loncar (2,01 m, 27 ans) ; 8. Miljan Gurović (2,05 m, 24 ans) ; 9. Vlado Scapanovic (1,98 m, 23 ans) ; 10. Dragan Lukovski (1,84 m, 24 ans) ; 11. Predrag Stojakovic (2,06 m, 26 ans) ; 12. Vlade Divac (2,13 m, 31 ans) ; 13. Dragan Tarlac (2,10 m, 26 ans) ; 14. Dejan Tomasevic (2,06 m, 26 ans) ; 15. Milenko Topic (2,05 m, 30 ans).

Entr. : Zeljko Obradovic.

ALLEMAGNE : 4. Henrik Rödl (2,01 m, 30 ans) ; 5. Jörg Lutke (2 m, 23 ans) ; 6. Kai Nünher (1,83 m, 33 ans) ;